

Une semaine à 4000 mètres [fin]

Autor(en): **Roch, René**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue Militaire Suisse**

Band (Jahr): **88 (1943)**

Heft 7

PDF erstellt am: **27.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-342202>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Une semaine à 4000 mètres

(Fin)

IV. CONDITIONS DE VIE.

Une question qui m'a souvent été posée depuis le bivouac du Bieshorn, est celle de l'emploi de notre temps là-haut. Qu'avons-nous pu faire pendant six jours ? Il est difficile de répondre à cette question, car pour ma part je n'ai en somme rien fait. Je me suis trouvé brusquement dans des conditions de vie entièrement nouvelles, dans lesquelles toutes les valeurs sont différentes de celles auxquelles je suis habitué. Alors que dans la plaine les problèmes posés par l'habillement, la couche, l'alimentation, sont secondaires et pour ainsi dire automatiquement réglés, à 4000 m. d'altitude ces problèmes s'imposent : ils sont au premier rang. C'est leur solution qui décidera de la vie, de la survie, de la résistance de l'organisme. On se trouve donc jeté dans une vie toute végétative, dans laquelle les préoccupations concernant le sommeil, la chaleur du corps, et la nourriture sont les principales. Il n'y aura d'action qu'en fonction de cette vie animale. Comme exemple, voici le récit des premières heures passées au Bieshorn.

Nous sommes arrivés vers 5 heures le soir. Il neigeait, nous étions dans le brouillard, il faisait très froid. Nous avons immédiatement commencé à creuser une caverne pour notre groupe de six, pendant que l'un de nous faisait du thé, avec peine d'ailleurs. Vers 8 heures, nous étions à peu près installés et, après avoir mangé un peu de soupe, nous nous sommes couchés. Nous étions si fatigués et peut-être incommodés par l'altitude que nous ne pouvions presque rien absorber de solide. La nuit se passa plus ou moins bien pour les différents

habitants de notre caverne. Ce n'est que vers 9 ou 10 heures le lendemain que les uns et les autres commencèrent à bouger et à faire de rapides sorties de leur sac de couchage pour satisfaire à des besoins naturels. Le retour « au lit » était aussi rapide que le départ. Cette rapidité était justifiée par le vent,



Le culte et la messe au Bieshorn. Au fond les Mischabel.

la neige et le froid qu'il faisait dehors. Vers midi, l'un de nous prépara héroïquement le déjeuner et la diane fut fixée à 13 heures. Enfin, vers 16 heures, le ciel s'étant un peu dégagé, le détachement fit l'ascension du sommet, situé à 5 minutes environ de notre campement. Après cette performance, tout le monde est rentré chez soi pour préparer le souper et s'apprêter à passer une seconde nuit, si possible meilleure que la première.

Les jours suivants, le temps s'étant mis au beau, la plupart des groupes construisirent, sur le versant sud de l'arête som-

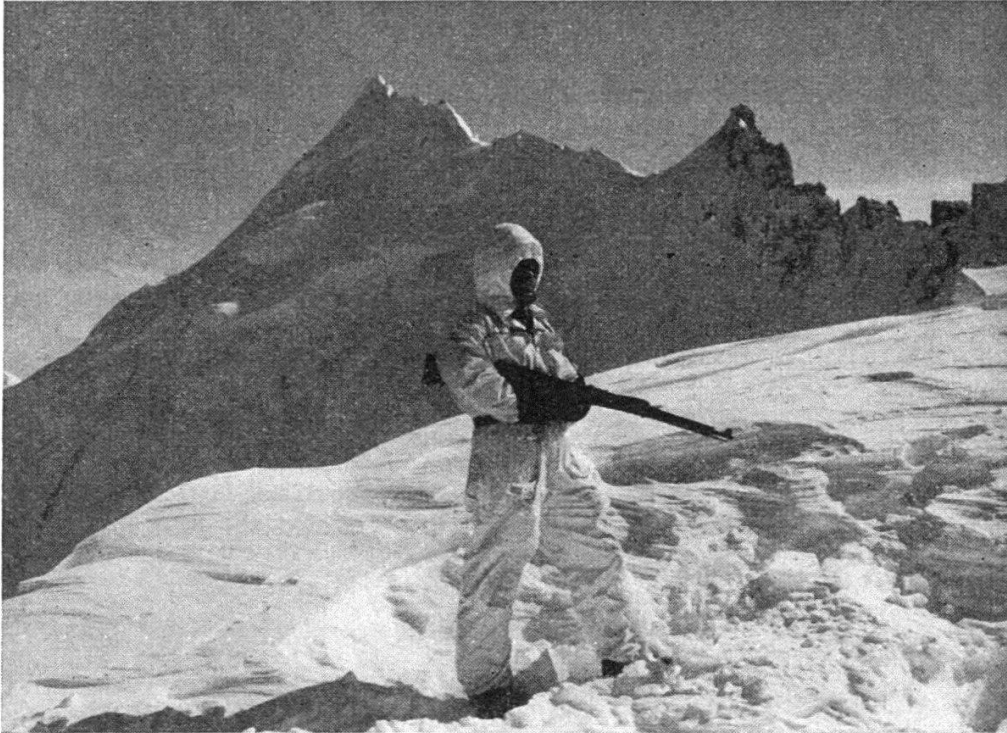
mitale, des plates-formes abritées du vent, sur lesquelles on pouvait se tenir bien au chaud, faire la cuisine, manger et surtout contempler. L'arête nord du Weisshorn aurait suffi à occuper plusieurs journées. On ne pouvait se lasser de regarder passer les nuages et la lumière sur ce géant impassible. Mais il y avait tous les autres à contempler et vraiment je n'ai pas éprouvé en face de ces montagnes une minute d'ennui. Je ne veux pas entrer dans tous les détails de la vie journalière. L'initiative de chacun amène constamment des améliorations et des perfectionnements, presque à l'infini. Je ne citerai qu'un petit truc comme exemple. Avant de nous mettre au lit, nous faisons chauffer de l'eau dont nous remplissons nos gourdes que nous mettions dans nos sacs de couchage en guise de bouillottes. A côté de l'agrément d'entrer dans un lit tempéré, nous avons le matin de l'eau toute prête pour le déjeuner.

V. APTITUDE AU COMBAT.

Il ne faudrait pas croire, d'après le récit que je viens de faire de la vie que nous avons menée au Bieshorn, qu'à cette altitude l'homme est incapable de fournir un effort. La preuve du contraire en a été donnée, par la descente de l'arête Est du Bieshorn jusqu'au Biesjoch, descente délicate exécutée sans incident par le second groupe ayant bivouaqué au Bieshorn. Il est évident qu'un homme ayant passé une nuit dans une cabane aura une plus grande aptitude au combat qu'après une nuit passée dans la neige. Mais le fait qu'il importait de démontrer, c'est qu'il est possible à des soldats d'être sur place à tout moment et là où leur présence peut être nécessaire. En effet, une section ayant passé la nuit dans une cabane, s'étant restaurée, étant fraîche et prête à combattre, n'aura aucune valeur si elle arrive trois heures trop tard au col à défendre ou au poste d'observation qui lui est assigné. Au contraire, un détachement bivouaquant

sur place, sur le col ou le sommet désigné, pourra d'un instant à l'autre prendre les armes, signaler l'approche de l'ennemi et défendre avec succès un point important.

Il vaut mieux une aptitude au combat diminuée par le bivouac qu'annulée par la distance. En d'autres termes, les



La garde à 4000 m.

inconvenients du bivouac sont largement compensés par l'avantage incalculable d'être sur place au moment opportun. Il faut dire encore que si l'aptitude au combat de nos troupes est diminuée par l'altitude et les conditions atmosphériques, celle d'un adversaire le serait dans les mêmes proportions.

La question des troupes tombant du ciel, arrivant par avion, et lâchées sur les glaciers à l'aide de parachutes, est à étudier d'une manière très sérieuse. Un touriste venant de la plaine, qui descend du train au Jungfrauoch est essoufflé pendant quelques heures au moins, avant d'être habitué à

l'altitude qu'il a gagnée si rapidement. En est-il de même pour un parachutiste qui vient d'en haut, lui, mais qui a quitté quelques moments plus tôt un aérodrome situé nécessairement à basse altitude ? Si c'est le cas, c'est un désavantage qui est partiellement compensé par le fait que le parachutiste est frais et dispos au moment où il atterrit, mais qui ne doit pas moins être exploité par le détachement de « réception ».

L'aviation, par ailleurs, devrait être utilisée dans une large mesure pour le ravitaillement des détachements en haute montagne. Toute la question de la collaboration entre l'aviation et les troupes alpines devrait être expérimentée dans différents domaines : ravitaillement, apport de renforts, éventuellement évacuation de malades ou de blessés.

Je dois dire pour terminer qu'à 4000 m. la discipline est plus difficile à maintenir qu'en plaine parce qu'il faut plus d'énergie pour donner un ordre et plus d'énergie pour l'exécuter. Ce fait était particulièrement frappant aux moments des rassemblements : on sentait dans la troupe une sorte d'inertie, une indifférence difficile à surmonter. Il faut, à cette altitude, des officiers ayant une énergie et une résistance exceptionnelles les rendant capables de fournir le même effort physique que les hommes et de rester aptes à les commander à travers les dangers de la nature et de la guerre.

CONCLUSION.

La vie d'un détachement est possible à 4000 m. Son aptitude au combat est diminuée par les conditions d'existence et par l'altitude, mais n'en reste pas moins d'une grande valeur. Cette diminution est largement compensée par l'avantage d'être sur place.

On peut donc occuper en Suisse tous les points d'une importance militaire quelconque, à quelque altitude que ce soit.

DEUXIÈME PARTIE

I. SOINS AUX MALADES ET BLESSÉS.

Le traitement des malades et des blessés à 4000 m. est pratiquement impossible. Je pourrais réduire cette partie de mon exposé à cette unique phrase.

Je me contenterai de la justifier, ce qui est assez simple : le traitement d'une affection fébrile quelconque est inconcevable dans un local dont toutes les parois sont en neige et où la température est au-dessous de zéro. Donc l'évacuation immédiate s'impose, dans tous les cas, quel que soit l'état du malade. Elle devra être différée si le mauvais temps interdit un départ immédiat. En attendant on se bornera à tenir le malade au chaud, à lui donner à boire aussi chaud que possible, et dès que le temps le permettra, on le fera descendre.

Le transport se fera au moyen d'une luge canadienne ou d'un traîneau de secours si c'est nécessaire. Autant qu'on le pourra on évitera cependant l'emploi de la luge, pour plusieurs raisons. D'abord le danger de refroidissement du corps et de gel des extrémités est très grand pour un organisme dont la résistance est diminuée par la maladie. Ensuite les hommes valides sont précieux et si on peut éviter ce supplément d'effort aux camarades du blessé il faudra le faire ; il reste bien entendu que la santé et la vie du malade imposent la décision à prendre dans chaque cas. Je ne pense pas que le danger que court le malade en fournissant un effort soit plus grand que celui de rester couché au froid sans bouger, pendant plusieurs heures. On remplace un danger, celui du gel ou de la pneumonie, par un autre, celui de l'épuisement. Lequel est le moindre ? Je pense, sans vouloir rien affirmer que c'est le second. La question reste ouverte. Les mêmes remarques s'appliquent aux blessés, bien que ceux-ci soient le plus souvent inaptes à descendre par leurs propres moyens.

Il faudra alors utiliser les luges et les traîneaux en donnant une attention particulière à « l'emballage » du blessé. Si sa chemise est mouillée par la transpiration, il faudra, si possible, la changer. On surveillera pendant le transport l'état des pieds, des mains, du nez, et des oreilles pour prévenir toute gelure. Enfin il faudra donner aussi souvent que possible des boissons chaudes au blessé.

En fait, on ne peut soigner sur place que les plaies minimales, les céphalées et les diarrhées peu importantes, et la présence d'un médecin ne se justifie pas auprès d'un détachement, si important soit-il, stationné à une telle altitude.

II. TRANSPORTS.

Nous disposons pour le transport des malades ou des blessés de luges canadiennes et de traîneaux de semi-improvisation Gaillard-Dufour. Quoiqu'un peu délicate, la luge canadienne est de loin le meilleur moyen de transporter un blessé sur la neige. Les attelles Gaillard-Dufour, permettant de construire rapidement un traîneau au moyen d'une paire de skis, sont précieuses pour les patrouilles dont l'effectif est faible. Un détachement de quelques hommes emportant ce matériel d'un poids minime est sûr de pouvoir ramener un accidenté par ses propres moyens.

III. QUELQUES CAS QUI SE SONT PRÉSENTÉS.

Le premier soir, un moment après l'arrivée, un homme vient me dire qu'il ne sent plus ses pieds. Je constate d'abord qu'il avait de vieilles chaussures, en cuir raccorni et manifestement mal entretenu. Il ne pouvait mettre qu'une seule paire de chaussures qui d'ailleurs étaient gelées. Immédiatement je me suis mis à le frictionner énergiquement avec de l'eau et de la neige, puis avec de la vaseline, jusqu'à ce qu'il ressente des douleurs atroces et moi un grand soulage-

ment. Le lendemain matin, je fis descendre cet homme après avoir mis du papier entre les chaussettes et les chaussures, et des chaussons par-dessus les chaussures. Il arriva sans nouvel accident à la cabane de Tracuit. Il n'y eut pas de suites fâcheuses, mais l'alerte avait été sérieuse.

Quelques jours plus tard, un soldat était en train de préparer le déjeuner sur la terrasse, au soleil levant. Brusquement, il perdit la sensation de ses mains. Après quelques minutes de frictions, il retrouva sa sensibilité, mais avec des douleurs si violentes qu'il perdit connaissance un moment. A part ces deux cas et quelques retours douloureux d'une sensibilité un moment perdue d'une extrémité, le froid ne fit pas de victimes. Ceci est tout à l'honneur des hommes dont la résistance était mise à dure épreuve, de leur équipement remarquable et de leur excellente alimentation.

Un homme souffrant du ventre avait une sensibilité abdominale diffuse avec maximum dans la fosse iliaque droite. Evacuation immédiate. Arrivé et examiné à Zinal, cet homme ne présentait plus aucun symptôme. L'appendicite s'était évanouie en cours de route. Je préfère me tromper mille fois dans ce sens qu'une seule fois dans l'autre.

Un guide ayant toussé toute la nuit, on vint m'appeler le matin ; je constatai qu'il avait une expectoration abondante, teintée de sang. Je ne m'aventurai pas à l'ausculter, me contentant de prendre sa température sous le bras : 36,4° (?) L'évacuation immédiate fut décidée, le malade descendant sur ses skis, accompagné de deux camarades portant son sac et lui aidant en cas de nécessité. Descente très pénible et épuisante. Arrêt de quelques heures à la cabane Tracuit. Puis étape Tracuit-Zinal, toujours à ski, enfin transport en luge jusqu'à Ayer, puis en ambulance jusqu'à Sierre où le malade s'est bien remis d'une congestion pulmonaire.

J'ai eu à distribuer quelques comprimés d'opium à des diarrhéiques. La diarrhée a été assez fréquente. En souffrir n'est jamais un agrément, mais en souffrir à 4000 m., quand

il faut sortir d'un sac de couchage, mettre ses chaussures, ouvrir une porte de neige au moyen d'une pelle... je n'insiste pas sur le reste, et cela plusieurs fois dans une nuit, c'est particulièrement désagréable. Aussi n'ai-je pas hésité, si la diarrhée durait plus de 12 à 24 heures, à faire descendre les hommes qui en souffraient, bien que tous les cas m'aient paru sans gravité. En effet, aussitôt arrivés en bas, ces malades guérissaient rapidement.

Il y eut quelques tousseurs, calmés la nuit par un peu de codéine, et quelques hommes souffrant de céphalées, pour lesquelles la phénacétine ou l'aspirine furent d'un heureux effet. Enfin, pour être complet, quelques plaies des doigts justifèrent de petits pansements.

CONCLUSION.

La présence d'un médecin ne se justifie pas à cette altitude. On ne peut mieux faire que d'évacuer aussi vite que possible les malades ou les blessés.

Le chef du détachement doit être capable de prendre cette décision. Secondé par un bon soldat sanitaire, il se tirera toujours d'affaire.

Le médecin, resté au camp de base, pourra soigner les malades et les blessés à l'infirmerie, ou les diriger sur un hôpital s'il le juge nécessaire.

Plt. RENÉ ROCH.
